Présentation

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Présentation, .
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/francophone/items/show/1753

Description & analyse

Description7 exemplaires dont 6 rendus à la famille. A l'occasion du bicentenaire de Port-Louis. "C'est délibéremment que nous plaçons cette première page sous le signe des morts".
Éditeur(s) de la ficheResztak, Karolina
RévisionJar Luce, Xavier (10-07-2015)

Informations générales

LangueFrançais
Cote

- ED.PRES
- NUM ETU Edit Présentation

Nature du documentRevue
Collation1 (f.) ; 280 x 160 (mm)
SupportPapier
Localisation du documentFonds Rabearivelo,
Institut Français,
14 avenue de l'Indépendance,
101 Antananarivo
Madagascar

Présentation

GenrePresse (Article rédigé par l’auteur)
Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.
Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.
Contact : brakotomanga@gmail.com
Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par Richard Walter Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

Présentation

par **J. - J. RABEARIVELO**

C'est délibérément que nous plaçons cette première page sous le signe des morts. L'événement historique qui se prépare et qui nous l'a dictée — le bicentenaire de Port-Louis — est, en effet, une commémoration. Or, quels que soient les fastes dont elle s'entoure, de quelque preuve de vie qu'elle fasse montre, une manifestation de ce genre se doit avant tout d'accorder le temps d'une pensée à ceux qui ne sont plus et de qui, à la place des faits plus ou moins obscurs qui agitèrent leur existence, seul subsiste le nom.

Seul, le nom ? — Que non pas : il y a surtout, l'œuvre ; et en celle-ci palpite, plus vivant que jamais, un cœur désormais souterrain.

Lieu commun, certes ; mais c'est celui du lot qui est notre partage, à nous autres humains ! Le moyen, s'il vous plaît, d'éviter ce truisme, ou de le revêtir de quelque originalité ?

Et puis ce « sentier battu » peut nous mener tout droit à Francis Jammes — grand chantre, comme l'on sait, des personnalités aussi bien réelles que mythiques des mers australes.

Qui ne se souvient des trois beaux quatrains qu'il modula, en 94, à l'adresse de Viriginie ? Au neuvième vers de ces stances il est dit :

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie.

Paradoxe et, tout ensemble, vérité qu'il nous plaît aujourd'hui de reprendre en l'honneur des sept poëtes que nous avons choisis pour le premier feuillet de ce spicilège (qui en comportera trois) magnifiant les jardins de l'Insulinde !

C'est le moment ou jamais, ce nous semble, alors qu'on fête le pays *révélé* par Bernardin, de tresser une gerbe de chants autour de ce thyrse central élevé, aux plus beaux jours du Symbolisme français, pour honorer les funérailles de celle qui « mourut en robe blanche, une médaille à son cou pur, dans la *Passe de l'Agonie* ».

Et maintenant, toujours comme chante le cygne d'Orthez, *l'Angelus sonne* :

Chénier qui, chronologiquement, vient en tête, est de ceux qu'on appelle à tort ou à raison classiques.

La belle élégie que nous donnons de lui est dans toutes les mémoires. C'est une suite de tableaux ravissants — il y en a un presque à chaque distique ; mais c'est surtout, à nos yeux, un miracle d'intuition sensitive, Chénier n'ayant guère vécu que sous la lumière méditerranéenne.

Baudelaire est représenté ici par un sonnet qui lui fut inspiré, à 20 ans, par une grande dame mauricienne : Mme Autard de Bragard

Toute l'originalité du maître s'y trouve en puissance, et l'on est en droit de tenir ce quatorzain pour un des plus beaux de la langue — pour un des plus « actuels » aussi (pour peu que ce mot ait vraiment un sens !), encore que telles rimes en puissent paraître désuètes à plus d'un.

Lamartine l'est par un petit quatrain des *Recueillements poëtiques* que la petite-nièce du poëte, la baronne Renée de Brimont, nous révéla personnellement.

Ce sera aussi, croyons-nous, une révélation pour bien des lecteurs. A propos, et jusqu'à preuve du contraire, l'on pourrait peut-être dire à l'endroit du grand romantique ce que l'on dit généralement de Gœthe — savoir que tous les sujets furent traités par lui.

Et nous voici aux enfants de l'Océan Indien :

Leconte de Lisle qui, chantant ici le Manchy, nous y apparaît plus humain et plus ému que partout ailleurs dans son œuvre abondante (laquelle, cependant, est réputée n'avoir jamais tenu la Poësie pour une « chose mentale »).

Dierx avec un « paysage d'âme » comme on ne sait ou ne veut plus en faire. C'est, à notre connaissance, le plus créole de tous.

Henry Dérieux, le plus récent historien de la Poësie, trouve qu'il « sut adoucir la sonorité du verbe et entourer sa plastique d'une certaine *aura* musicale. » Nous ne saurions mieux dire.

Toulet et une de ces aériennes et secrètes *contrerimes* auxquelles il préférait, comme l'atteste sa correspondance, ses *Coples* ou *Quatrains*.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1753?context=pdf

Une chanson en vérité — mais moins « romance » que le craignait le légendaire M. du Paur ! Pour peu qu'on ait gardé son enfance (c'est-à-dire sa virginité intellectuelle) on se laissera prendre par ces quelques syllabes où les Syrènes semblent rechanter : *San anta Louchi ia* aux matelots d'Ulysse que nous sommes tous un peu !

R. - J. Allain, enfin, avec d'admirables vers libres à peu près purs de toute réminiscence des maîtres du genre.

Que de choses à dire sur ce poëte trop tôt disparu ! D'autant qu'il y a à peine quelques jours, nous commémorions dans notre cœur le premier anniversaire de sa mort . . .

Ses derniers papiers nous furent communiqués ces jours-ci. Nous en extrayons la page suivante — la dernière que probablement il ait écrite :

C'était quelque temps après l'époque où quelques amis voulurent faire de moi un poëte d'avenir. D'apparentes facilités, une certaine virginité d'expression et, surtout, une incommensurable naïveté me firent admettre sans examen cette proposition insensée.

Je m'embarquai sur la galère pour le pays des Articoles. Je goûtai quelques jours un tourment délicieux, fait d'incertitudes et d'affirmations, tour à tour. Eloigné du monde, sans ses excitations quotidiennes : les louanges des cénacles, la réprobation des folliculaires, je vois aujourd'hui combien pur était ce souci né d'un leurre et nourri de faux-semblants.

Mais je fus tôt lassé de ce jeu des paroxysmes, de ces travaux d'instable équilibre. Je déçus au plus vite mes amis par un long et immédiat silence. Ils ne m'en gardèrent nullement rancune, sachant, autant que je le faisais moi-même, combien peu j'etais fait pour ce rôle dangereusement représentatif. Ils me laissèrent à ma stérilité.

Mon temps fut désormais empli de ces lectures, que j'avais eu le bonheur d'estimer indispensables pendant mes éphémères prétentions. Je me nourris des morts, ayant lassé les vivants et j'avançai tous les jours dans la certitude que tout est dans le graphisme d'une belle page et que le réel est en dehors de la présence même.

Mais le comble survint qui me fit fuir la page trop précise, la description trop juste, le mot trop certain. Je fermai les yeux, ne parlai plus qu'à des mythes : je me plus désormais aux hypothèses gratuites.

1934.

C'est un-projet de préface pour des poëmes en prose.

N'est-ce pas que, mieux qu'un long commentaire, ces lignes tracées au bord de la tombe attestent la haute probité littéraire de notre pauvre ami ?

Quelques mots pour finir — et pour expliquer telles omissions voulues. . . sans toutefois excuser maint oubli volontaire :

Malgré notre vif désir d'être *complet*, nous n'avons pu résister au plaisir de rester *partial* — cela, pour garder toute notre indépendance dans ce travail qui, à tout considérer, comporte et exige du ...jugement.

C'est pourquoi nous n'avons rien retenu du chevalier de Parny, chez qui nous n'avons trouvé que des morceaux plus ou moins faits pour Anthologies de l'Amour, et quelques vers, bien faibles, et rares, illustrant les îles.

Et les *Chansons madécasses* ? nous dira-t-on ; d'autant que la Grande Ile n'est pas représentée dans ce premier choix ! Certes ; mais nous n'avons guère de goût pour les supercheries littéraires de ce genre. Et puis nous avons adopté le principe de n'admettre d'abord que des vers ; or, l'opuscule en question est en prose même pas rythmée.

Rien, non plus, de Bertin et des autres poëtes mineurs de la Réunion ; rien, enfin, de Lacaussade qu'il nous eût pourtant plu de rappeler ici — mais toutes les *Salaziennes* ne se retrouvent-elles pas, en mieux, dans les *Lèvres closes* ?

En somme, nous ne regrettons aucune de nos omissions — à part, pourtant, les Mauriciens Léoville L'Homme et Edwin Michel que, d'ailleurs, nous reprendrons dans une prochaine page.

A part aussi le Landais Emile Despax de qui, par paresse, nous n'avons pas rouvert l'unique et beau recueil, la *Maison des Glycines*.

Ce poëte avait pourtant fait de longs séjours à La Réunion et aux Comores, et nul doute qu'avec un peu plus d'attention on ne puisse faire, dans son œuvre, la découverte de quelques cadences en l'honneur de la Mer Indienne.

Des amis, enfin, nous avaient plus d'une fois parlé d'une ample partie mauricienne qui se trouverait dans l'œuvre de la comtesse de Noailles. Ce sont abus, à notre avis ; s'il est vrai, en effet, que des pages sur l'Ile de France abondent dans les livres de cette désormais « cendre plus chaude que la vie », la dite Ile de France ne peut être et n'est que celle de Gérard de Nerval.

Mais, allons-nous répéter avec Francis Jammes — et il en est grand temps : *l'Angelus sonne* !

J. - J. RABEARIVELO

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1753?context=pdf